

Les Héros du Régime . . .

Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 10 novembre 1934

Un goût raffiné et exigeant, et un souci scrupuleux des convenances en paroles comme en actes, voilà ce qui distingue le plus précisément les héros du régime actuel. Et ces héros sont nombreux, Dieu merci — ils sont peut-être quatre, peut-être cinq, mais nous ne pensons pas qu'ils dépassent ce nombre.

Le premier d'entre eux est le fondateur du régime, Sidqi Pacha — homme cultivé, nul doute là-dessus, mais homme aussi d'un goût exigeant, d'une sensibilité raffinée, qui sait ce qui sied et ce qui ne sied pas, pour avoir tant fréquenté les milieux étrangers distingués et raffinés. C'est pourquoi ses actes, ses paroles, ses moindres gestes sont tous le miroir d'un goût limpide, sans le moindre défaut. Il n'est nullement nécessaire, bien sûr, que le goût politique de Sidqi Pacha soit le vôtre ou le mien — nous sommes, nous, de ces gens qui ne fréquentent pas les milieux raffinés et n'ont pas de rapports avec les étrangers distingués.

Vous, moi, et nos semblables, nous ne traînons pas le nom de Sa Majesté le Roi dans les querelles politiques ; nous ne nous empressons pas d'inscrire au compte de Sa Majesté telle ou telle position politique partisane, ni de l'en remercier ; nous n'envoyons pas de télégramme au palais pour louer Sa Majesté de son attachement au régime actuel, de son soutien à son égard, de sa fidélité à son endroit — car nous savons que c'est là une erreur qui ne sied pas à ceux qui font de la politique ou qui connaissent les premiers principes de la constitution et de la loi, et parce que nous savons que c'est là un manquement au goût, un dépassement des convenances, une déviation par rapport à ce devoir qui consiste à tenir les rois au-dessus des passions et des appétits. Mais Sidqi Pacha, cet homme cultivé et distingué, en relation avec des milieux étrangers de culture et de raffinement, n'y voit là nul mal, n'y ressent nulle gêne ; il s'y avance sans crainte, s'y enfonce sans hésitation — soit qu'il connaisse des principes du goût que le commun des hommes ignore, soit qu'il sacrifie le goût et ses principes à l'avantage immédiat, réel ou imaginaire. Sidqi Pacha est un homme habile qui aime le sacrifice et n'hésite jamais devant lui, quelles que soient les circonstances. Il sacrifie les droits du peuple pour bondir au pouvoir ; il sacrifie la morale du peuple pour s'y maintenir ; il sacrifie la dignité du peuple pour s'accaparer l'autorité ; il sacrifie l'argent du peuple pour jouir du prestige ; il sacrifie le sang du peuple,

parfois, pour humilier ses adversaires et terroriser ceux qui lui résistent ; puis, en fin de compte, il sacrifie le goût lui-même pour quelque chose d'inconnu — car nous ne pensons pas qu'il espère encore obtenir l'approbation d'al-Ibrachi Pacha.

Nous ne pensons pas non plus qu'il espère accéder au pouvoir en ces jours ; mais il est contraint de s'agiter, et de parler, pour que les gens le croient un chef dont la parole compte, qui a des partisans et des soutiens — et voilà bien une chose pour laquelle Sidqi Pacha juge qu'il vaut la peine de sacrifier le goût, de traîner le nom de Sa Majesté le Roi dans la politique, et d'inscrire au compte de Sa Majesté qu'il préfère tel régime à tel autre, soutient la minorité de la nation contre sa majorité, et prend parti pour tel groupe ou tel parti. Si les choses se passaient en Égypte comme elles se passent ailleurs, on aurait demandé des comptes à Sidqi Pacha pour ce sacrifice du goût — mais Sidqi Pacha n'a jamais eu de comptes à rendre pour avoir dilapidé les droits, violé les choses sacrées, et joué avec les vies et les biens des gens.

Voilà un héros du régime actuel, enfanté par sa propre grosse tête — qu'il veut à présent protéger par sa redoutable habileté.

Le régime actuel a un autre héros, plus âgé que Sidqi Pacha d'un jour ou deux, et qui, comme le dit l'ogre dans les contes de bonnes femmes, en sait donc plus que Sidqi Pacha d'un an ou deux. C'est le président du Sénat, Yehia Pacha Ibrahim, qui, comme Sidqi Pacha, n'hésite pas à sacrifier le goût pour préserver le régime, ni à témoigner devant tout le monde que Sa Majesté préfère tel régime à tel autre, tel parti à tel autre, une minorité à une majorité — et qui, comme Sidqi Pacha, mériterait bien qu'on lui demande des comptes pour ce gaspillage du goût, si les gens, en Égypte, rendaient compte de tout ce qu'ils font.

Yehia Pacha Ibrahim est un grand homme, doué de ce courage qui désarme l'adversaire, comme disent les Français — car il fait appel à sa mémoire du passé et informe les gens que c'est lui qui fit promulguer l'ancienne constitution, et la signa quand il était président du Conseil en 1923 ; puis il servit sous l'empire de la nouvelle constitution, qu'il n'a ni promulguée ni signée — et pourtant il préfère la nouvelle constitution, la jugeant bien mieux adaptée aux intérêts du pays.

Yehia Pacha Ibrahim n'a pas seulement promulgué l'ancienne constitution : il a servi sous son ombre également, et lui a également juré serment de fidélité. Et pourtant, il n'a pas éprouvé plus de scrupule que Sidqi Pacha à trahir un serment pour en prêter un autre, à préférer une

constitution nouvelle à une constitution ancienne, et à sacrifier la bienséance et le goût pour cette nouvelle constitution.

Le troisième de ces héros — le plus habile au combat, le plus adroit dans la joute, le plus tranchant dans la bataille, et le plus éloquent dans le discours — est Son Excellence le docteur Tawfiq Rifaat Pacha (n'oublions pas le « docteur »), président de l'actuelle Chambre des députés, cela va de soi, et président de l'Académie de langue arabe. Son Excellence puise son goût, selon toute vraisemblance, dans les dictionnaires de la langue, les livres de belles-lettres, les recueils de poésie et les œuvres des écrivains et des orateurs — car il est le poète sans pareil, l'homme de lettres unique, l'orateur qu'on ne saurait égaler ; seuls les ignorants en douteraient.

Le goût de Son Excellence est ancien, classique, tandis que celui de Sidqi Pacha est moderne — et pourtant tous deux s'accordent à trouver licite de traîner le nom de Sa Majesté le Roi dans la politique, et à juger inoffensif d'inscrire des positions politiques au compte de Sa Majesté, chose qui peut même se révéler fort utile, et aider à maintenir un régime voué à s'effondrer, à soutenir un édifice voué à s'écrouler. Le goût de Son Excellence mériterait bien d'exposer son possesseur à l'enquête, à l'interrogatoire, à des affaires bien lourdes — n'était que certains Égyptiens se trouvent au-dessus de l'enquête, de l'interrogatoire, et des affaires lourdes.

Son Excellence était demeurée silencieuse ; mais dès lors que le président du Sénat avait parlé, elle ne put faire autrement que de parler à son tour — et elle parla, longuement, à sa propre et entière satisfaction. Car al-Muqattam nous rapportait hier qu'elle informe les gens que Sa Majesté le Roi est attachée au régime actuel, et que Sa Majesté s'est entretenue avec elle de l'affaire d'al-Ibrachi Pacha, disant qu'il était libre d'organiser sa propre maison comme il l'entendait. Quel goût ! Quelle délicatesse ! Quelle bienséance ! Quelle déférence envers celui qui occupe le trône ! Quel respect pour la dignité du Roi ! Et à supposer qu'il vous ait dit cela, comment vous permettre de le divulguer parmi les gens ? Comment vous permettre de dépeindre Sa Majesté le Roi défendant sa propre liberté privée d'organiser sa maison ? Et qui donc permet qu'on soulève la moindre chose, qu'on tienne le moindre propos, sur la liberté que devrait avoir Sa Majesté d'organiser sa propre maison ? Quel goût ! Depuis quand la culture, la politique et les hautes fonctions autorisent-elles à parler des rois régnants avec une telle trivialité, et à en permettre la publication dans les journaux ? Et pourtant al-Muqattam

attribue tout cela à Rifaat Pacha, président de la Chambre des députés, président de l'Académie de langue arabe, et titulaire d'un doctorat en droit — un doctorat honorifique, bien entendu.

Voilà des gens incapables de distinguer les propos des rois des propos du marché : honorés d'une audience auprès du Roi, ils s'en vont raconter l'échange qui a eu lieu entre Sa Majesté et eux — exactement comme, vous rencontrant, ils iraient divulguer ce qui s'est dit entre vous et eux. Voilà les gardiens du régime, les protecteurs de la nouvelle constitution ; voilà les hommes dont on annonce que le cabinet pourrait se répartir entre eux, et un groupe de leurs semblables, si on le retirait à Son Excellence Tawfiq Nessim Pacha. Parlez-moi donc d'un régime protégé par de tels hommes ; parlez-moi d'un gouvernement conduit par de tels hommes ; parlez-moi d'une constitution défendue par de tels hommes — et dites ensuite aux Anglais de se réjouir, de prendre courage et de se rassurer, puisque Abdel Fattah Yehia s'en est allé, et que l'un de ces hommes, qui n'ont nul égard pour le goût, ne gardent aucun secret, et ne distinguent pas les propos du marché de ceux des rois, pourrait bien leur être envoyé à sa place.

Et dites aux Anglais de se réjouir et de prendre courage, car ils trouveront parmi ces hommes de quoi former un cabinet avec lequel ils seront heureux de traiter, puisqu'il réunit la compétence, l'intégrité et la capacité tout à la fois. Quant à satisfaire le peuple, vous n'avez qu'à regarder : le peuple ne juge ces hommes dignes ni de son approbation ni de son ressentiment ; il les ignore purement et simplement, et s'il lui arrive d'en parler, ce n'est que pour s'en divertir et s'en moquer, rien de plus.

Au demeurant, nous croyons que cette crise a trop duré, que les affaires du gouvernement sont sur le point de sombrer dans le désordre, et que les Égyptiens officiels qui se sont occupés jusqu'ici de résoudre la crise n'ont montré ni sérieux ni fermeté, ni habileté ni courage pour assumer leurs responsabilités — n'ayant fait montre que d'hésitation, de confusion et de désordre en paroles comme en actes, et suscitant beaucoup de rires. L'Égypte officielle devrait peut-être montrer un peu de sérieux ; les affaires du peuple ne devraient pas demeurer un jeu sans limite.

La volonté du peuple est claire et manifeste ; il faut donc que le peuple sache si le temps est venu où sa volonté sera respectée, ou si elle demeure encore négligée, comme elle l'a été durant ces quatre dernières

années.

Taha Hussein

Al-Wadi, 10 novembre 1934.